

Ne les laisse pas te conter fleurette,
Ils ne peuvent point t'offrir le bonheur.
Ah ! garde ton coeur, " faluron lurette ",
Ah ! garde ton coeur pour un moissonneur !

Pamphile Lemay et Blanche Lamontagne feront-ils école ? Ce serait à souhaiter pour l'avenir de la race et de sa littérature nationale. Quoi qu'il en soit, ils nous ont initiés à un genre de poésie auquel on ne nous avait pas accoutumés, et qui parle éloquemment à l'âme canadienne.

En les lisant, je ne puis me défendre d'évoquer — que l'on me pardonne ce souvenir personnel — la bonne vieille terre paternelle, défrichée par les ancêtres au commencement du siècle dernier et qui, depuis 1804, n'a pas changé de maître. S'il revenait aujourd'hui, l'aïeul qui dans son sol fécond a tracé le premier sillon, il reconnaîtrait le bois du trécaré, la pièce de l'éérable, celle du pin, le ruisseau, les côteaux. Il retrouverait l'orme qu'il a lui-même planté devant la grange, le jardin avec ses cerisiers et les saules qui versent leur ombre à la maison. Je la revois en ce moment, telle qu'elle m'apparut la dernière fois, avec son jardin aux allées bien alignées, sa verte prairie émaillée de fleurs des champs, ses jeunes moissons frissonnantes au ras du sol, ses troupeaux broutant l'herbe encore humide de la rosée du matin, et, là-bas, la ligne sombre de ses érables qui se perd dans le bleu de l'horizon. O douce terre des aïeux ! terre aimante qui a su garder auprès de toi tes enfants attachés à ton sol, terre nourricière dont les entrailles fécondes ont donné du pain à quatre générations, terre qui as vu la sueur des miens et les as vus courageux au devoir, ardents au labeur, terre où il est impossible de faire un pas sans que jaillisse le parfum des souvenirs aimés, terre fertile en moissons et en enfants, je t'aime et je te vénère ! Fasse le ciel que jamais un pied étranger ne te foule ou qu'une main inconnue ne t'ensemence !

Adolphe ROBERT.

15 octobre 1917.